

PRÉFACE

CETTE préface n'est pas une Défense et Illustration de la Chanson que, par un curieux euphémisme, on appelle la « chanson d'étudiant ». ¹ D'augustes censeurs estimeront sans doute qu'une telle œuvre ne méritait pas tant d'efforts et qu'il eût mieux valu les vouer à des buts plus innocents et plus aseptiques. D'autres, moins prudes, objecteront peut-être que la chanson gauloise est un phénomène purement verbal et qu'elle ne saurait braver l'honnêteté de l'écrit. Voire. Par l'excès même de leur obscénité, par leur propos délibéré de rompre avec l'honnêteté puérile et morale, par leur mépris des conventions, les chansons gauloises sortent des cadres de la pornographie, et deviennent aussi désincarnées qu'un rapport Kinsey ou une planche anatomique (sans doute, il se trouve des gens pour se polissonner sur ces deux derniers sujets ; mais on peut à coup sûr affirmer qu'ils n'appartiennent pas au public auquel est destiné cet Antiphonaire).

La chanson gauloise est — nous allions presque dire un fait de culture — une tradition plusieurs fois séculaire ; elle fait partie, depuis des générations, du bagage de l'étudiant, et, à elle seule, cette pérennité justifierait notre œuvre. Notre propos, nous l'avons dit, n'est pas de la justifier, et par conséquent, il nous semble oiseux de chercher les raisons qui en font la compagne de l'étudiant plutôt que celle de l'apprenti maçon. La chanson gauloise existe et survit ;

¹ Le qualificatif de « découillante » qu'on lui attribue parfois est tout aussi abusif, la chanson gauloise est sale ; pas cochonne. Le seizième siècle les appelait des « gayetés », le dix-septième des « juvenalia ».

c'est peut-être l'une des dernières institutions stables de la vie estudiantine...² Nos recherches nous ont permis de remonter assez haut dans la tradition pour nous prouver qu'au seizième siècle (et probablement antérieurement si nous en croyons Villon et Ronsard) de telles chansons se chantaient déjà (quelques-unes même, comme les **Trois Orfèvres** en proviennent en droite ligne, non sans avoir subi d'abondantes modifications dans le texte comme dans la musique). Des poètes, et non des moindres, ont sacrifié sur l'autel de la Muse gauloise, et nous sommes en fort galante compagnie ; on citera en vrac et incomplètement, La Fontaine, Malherbe, Verlaine, Mallarmé, Baudelaire, Apollinaire, Maupassant, Voltaire, Béranger, Richepin, Piron... et nous en passons, notamment l'excellent Ronsard : vous souvenez-vous ?

*Je te salue, ô merveillette fente
Qui vivement entre ces flancs reluis...*

La chanson d'étudiant n'a donc pas le monopole de la verdeur ; d'ailleurs, la plupart des poètes que nous citons ont été auteurs de chansons gaillardes ; mais, pour ne pas surcharger inutilement cette édition — dont nous dirons plus bas les critères — nous n'avons pas jugé utile de les citer ou d'indiquer leur participation plus ou moins lointaine à la version moderne des textes que nous vous proposons. Nous n'avons fait exception que pour Théophile Gautier, dont nous donnons la version du **De Profundis...**

Tradition séculaire... Mais cet Antiphonaire n'entend pas seulement consacrer une tradition ; il prétend également la livrer purifiée. Sa transmission, son caractère essentiellement oral, en effet, fait de la chanson gauloise une œuvre en perpétuel devenir ; elle subit

² Cette faveur permanente de la chanson gauloise a même quelque chose d'étonnant, car, depuis la découverte des sulfamidés et des antibiotiques, les véroles, chaudières et autres chancre qui constituent l'essence même de leur presque totalité ont pratiquement disparu. C'est bien une preuve de plus du caractère abstrait des chansons d'étudiants...

des modifications, des transformations, des interpolations constantes, au gré des circonstances ou du génie propre de ses interprètes. Les carabins de Paris adoptent (ou créent) telle variante, les étudiants de Lyon telle autre, les Bellettriens romands (puisque c'est d'eux qu'il s'agit) une autre encore. Laquelle est la meilleure, laquelle est la plus ancienne ? Il est souvent fort difficile de le dire et les éditeurs de chansonniers (il en existe : nous ne prétendons pas à l'inédit) en général tranchent dans le sens qu'appellent leur appartenance régionale... ou leur paresse native. Respectueux de l'irrespect, nous n'avons pas estimé pouvoir adopter cette attitude (qui nous aurait permis de sortir cet **Antiphonaire** cinq ans plus tôt, et à des conditions bien plus avantageuses). Nous avons patiemment collationné les rares chansonniers existants, après avoir opéré un tri : il y en a de fort mauvais et, soit dit sans nous vanter implicitement, même les meilleurs que nous avons choisis comme archétypes sont souvent fort fautifs ! Nous avons consulté les plus fidèles gardiens de la tradition, nous avons dépouillé les chansonniers manuscrits que chaque volée voit éclore sous la plume de quelque chorégos consciencieux. Nous avons ainsi pu établir un texte conforme aux traditions les plus pures et les plus anciennes. Nous n'avons pas, pour autant, renoncé aux leçons apocryphes qui présentaient quelque intérêt documentaire, culturel, historique ou hagiographique. Aussi — et c'est l'originalité de notre **Antiphonaire** — on trouvera au pied de chaque page, comme toute édition classique qui se respecte, des notes critiques et des variantes qui permettront au lecteur (au chanteur, devrions-nous peut-être dire ?) de choisir le texte qui lui semble le plus adéquat à son tempérament, à son registre vocal, à la résonance de sa salle de bains ou à ses souvenirs d'étudiant.

Destiné aux Bellettriens, cet **Antiphonaire** accorde la priorité aux variantes belletriennes ; et c'est ainsi que des strophes manifestement interpolées par Belles-Lettres figurent, non dans les notes critiques où ç'aurait été leur place, mais dans le texte lui-même ; il en va de même des variantes pour lesquelles le recours à la tradition ancienne n'était, faute de documents, pas possible ; à valeur égale,

nous avons préféré celles de Belles-Lettres, les autres subissant l'humiliation du corps 8 ; enfin, on a également rangé dans les notes les variantes injuriant la prosodie ou la métrique.

S'il prétend à l'exactitude du texte et de la musique (car là aussi il a fallu choisir entre des traditions souvent fort divergentes), notre Antiphonaire, par contre, ne se prétend pas exhaustif. Il existe assurément d'autres chansons gauloises que celles que nous publions ; nous avons, en effet, adopté comme critère de ne publier que celles qui se chantent, ou qui se sont chantées à Belles-Lettres et avons délibérément écarté les quelques autres qui, très souvent, sont des chansons à caractère très localisé — comme « La Chanson de Lourcines » et « La Chanson de Bicêtre », propres aux seuls carabins parisiens ; nous avons également proscrit celles qui figurent généralement dans les chansonniers étudiants, mais qui n'ont rien à voir avec la muse gauloise — notamment les chansons de marins comme « Au 31 du mois d'août » ou « Le Brick Goélette ».

Antiphonaire bellettrien, sans doute ; mais plus exactement, chansonnier étudiant, légèrement teinté en rouge et vert : en effet, les seules chansons exclusivement bellettriennes figurant dans cet ouvrage — concession aux jeunes qui, pas plus que leurs aînés, n'en ont jamais su les paroles en dehors du premier couplet (et encore) sont : « Le Sapin vert » et la « Missa fidelium ». Que les mânes de Jacques-Dalcroze nous pardonnent : nous n'avons pas cru devoir faire appel à sa production et puiser dans son immortel et prude chansonnier de 1891.

LES ÉDITEURS¹

¹ La présente (et deuxième) édition n'a pas subi de profonds remaniements. Quelques textes nouveaux, réclamés par l'opinion publique à grands cris, ont été, si l'on ose dire, introduits. Un autre (Le Grand Meeting) a été supprimé à la suite de la remarque judicieuse d'un lecteur que ce chansonnier est *gaulois* et non *français*. Enfin, une série importante de clichés, feuilles de vignettes, et c...-de-lampe dûs au génie inventif de notre dessinateur ont été ajoutés.